

Suzanne Jacob, Nicolas Tremblay, Pascal Millet

Michel Lord

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2011). Compte rendu de [Suzanne Jacob, Nicolas Tremblay, Pascal Millet]. *Lettres québécoises*, (141), 34–35.



Suzanne Jacob, *Un dé en bois de chêne*,
Montréal, Boréal, 2010, 175 p., 21,95 \$.

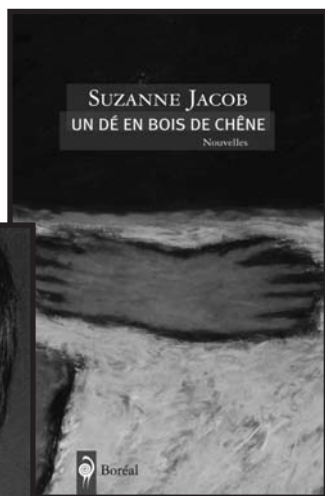
Un théâtre vapoureux de l'absurde

La page quatre de couverture parle d'énigmes à propos des nouvelles de ce quatrième recueil de Suzanne Jacob. La plupart des nouvelles de ce vingtième ouvrage de l'auteure le sont certainement. Un flou artistique règne continuellement. C'est sans doute parce que les personnages de Jacob « ne parviennent jamais qu'à traduire leur profonde confusion » (Guy Cloutier, « Préface », *La survie*, BQ, [1979] 1989, p. 9).

Cloutier avait déjà saisi l'essence même de l'imaginaire et de l'écriture de cette écrivaine qui n'a que faire de « l'ordre logique des choses » (*ibid.*). Cela ne facilite pas la tâche d'un lecteur qui chercherait dans ces nouvelles des histoires limpides.



SUZANNE JACOB



Rien de tel, plutôt une avancée dans les dédales de consciences qu'on devine torturées par des souvenirs douloureux, plus suggérés qu'explicités. En ce sens, Jacob excelle dans l'exploitation du caractère discret de la nouvelle, le texte étant porteur

d'un humanisme qui s'exprime par le truchement de la douleur, comme chez cet homme, dans « La leçon de feu », qui évoque ses principales souffrances dont la première est « provoquée par l'effet produit par les récits qu'il ne pouvait s'empêcher de faire des misères de l'histoire de la terre et du monde » (p. 121).

On ne saisit qu'imparfaitement le drame qui se joue dans la nouvelle éponyme, « Un dé en bois de chêne », qui ouvre le recueil, et qui représente un homme et une femme (de théâtre) marchant dans le sentier d'une forêt enneigée vers un théâtre que seul l'homme atteindra. Dans « L'observance », Philippe, le jumeau d'Yves, raconte la dérive de son frère qui vient de quitter sa femme après avoir

décidé subitement qu'il ne l'aimait plus. Les raisons sont obscures sinon absentes, le discours baignant comme dans une pâte à modeler qui lierait deux êtres semblables, deux jumeaux qui s'aiment et dont des fragments de vie sont donnés au compte-gouttes dans cette nouvelle aussi fascinante qu'énigmatique.

« La chaise haute » est un texte hallucinant qui commence par un dialogue entre une Mère et sa Fille, deux adultes qui se parlent comme si la Fille était toute petite, dans une chaise haute. Suit un monologue de la Fille tout aussi étonnant tant il est comme hors champ. Règnent la peur, le danger imminent, l'image de l'eau du bain, d'un père absent, un « papa qui reste un enfant » (p. 33), mais qui a fait enlever les dents de sa femme, etc. Un discours à cheval sur Queneau (*Zazie...*), Ionesco (*La cantatrice chauve*) et Beckett (*Godot*) et autres tenants de l'absurde éternellement redéfini.

Le plus bizarre est sans doute « Alors, le bleu du ciel », au discours labyrinthique et opaque où se mêle à des images bibliques (Moïse sur le Sinai) et au bleu du ciel la visite de la crypte du Musée d'art contemporain, à la recherche d'une toile pour entendre le son qu'elle émet.

Les personnages de Jacob ressemblent à cet universitaire à l'aube de la retraite, dans « Une amère rosée », dont les « idées n'étaient guère solides [...] partant toutes en rubans vapoureux, se faufilant avec l'air pour aller rejoindre les fumées fines qui grimpaient çà et là vers le ciel des oiseaux » (p. 167). Cette dernière phrase est emblématique de l'esthétique qui préside à l'écriture de ce recueil dense et difficile.



Nicolas Tremblay, *L'esprit en boîte*,
Montréal, L'évesque éditeur, 2010, 165 p., 23 \$.

Un témoin impitoyable de son temps

Le premier livre de Nicolas Tremblay, comme ceux d'autres jeunes auteurs (Guillaume Corbeil, David Dorais) a de quoi étonner de par l'imaginaire qu'il déploie.

Divisé en trois sections construites à rebours du temps (de l'« Apocalypse » aux « Actualités », en passant par l'« Anticipation »), le recueil est traversé par une série de visions science-fictionnelles d'un futur à la fois proche et métaphoriquement déjà là. Je m'explique.

Sur un mode souvent descriptif et distancié, refusant toute tentation psychologique ou tout recours au pathos, Tremblay offre des images d'un monde dominé par la réalité/irréalité télévisuelle, par une réalité virtuelle envahissante. Au point où, dans cet univers, les personnages sont souvent branchés sur la télé par un fil dans une plaie du cou. Ils jouissent ainsi d'un « téléviseur mental » (p. 68) qui permet de vivre des choses étonnantes. Ainsi, dans « Le cycle de la vie », au cours d'une enquête hallucinante, un inspecteur débranche le « téléviseur mental » (p. 68) sur lequel un cadavre est branché, et même si un « esprit usurpateur » (p. 71) prend possession de son esprit, il continue d'agir. Le lendemain « [q]uand il se plantera les fiches du téléviseur dans le cou, [il] pourra visionner [...] les

Résolument baroque, [...] le premier recueil de Nicolas Tremblay montre que le jeune nouvellier est un témoin impitoyable de son temps.



NICOLAS TREMBLAY



dernières heures de vie du cadavre» (p. 71).

Autre cas de figure horrifique dans « Toile », où un homme, ayant fait avec succès « une tentative d'union de la machine et de la chair » (p. 46), soigne ses plaies occasionnées par l'explosion de son ordinateur hybride. Ses plaies, il les entretient, car elles lui donnent

« la possibilité d'intégrer à son métabolisme, de manière tout à fait harmonieuse, d'autres pans de réalité » (p. 46). Reste que le décor dans lequel il vit grouille d'insectes, de larves, de plantes qui envahissent petit à petit son appartement dans lequel il rampe.

J'insiste sur ces deux nouvelles, comme je pourrais le faire pour chacune des seize autres, pour en montrer le bouillonnement imaginaire, inspiré sans doute d'images filmiques (je pense aux branchements similaires dans *Matrix*), mais que la plume de Tremblay fait bifurquer vers quelque chose de très personnel. J'entends par là la charge satirique et critique contenue dans le discours du jeune nouvellier, qui débouche en finale sur des nouvelles ancrées dans la « réalité » culturelle québécoise. Dans ce sens, si les quatre dernières nouvelles, plus « réalistes », mettent en scène des personnages réels, c'est pour mieux pervertir le message qu'ils transmettent, comme dans « Patrice version 2008 (cela s'est passé un 17 octobre) », nouvelle où des animateurs de la SRC et de TVA partagent le plateau avec un personnage fictif — proche homonyme de l'auteur — qui sert de contrepoints à ce qui est présenté comme des inepties télévisuelles (jeux, reportages...).

La nouvelle de clôture, « La boîte du nouvellier », apparaît dans cette perspective comme l'exposé échevelé d'un art poétique en devenir. Dans ce texte, un nouvellier à l'œuvre considérable réfléchit entre autres choses à la question de l'indépendance nationale par le truchement d'événements publics (le Salon du livre de Montréal) ou médiatiques (*Tout le monde en parle*). Y sont mis en discours des êtres réels (Monique LaRue, Gilles Archambault, Mathieu Bock-Côté...) qui s'opposent sur des questions d'ordre politique ou philosophique.

Résolument baroque, rappelant le discours de Jean-Pierre April (*Chocs baroques*) non tant dans sa forme que dans sa visée critique d'un monde dominé par une télé réalité aussi envahissante qu'abrutissante, le premier recueil de Nicolas Tremblay montre que le jeune nouvellier est un témoin impitoyable de son temps.

☆ 1/2

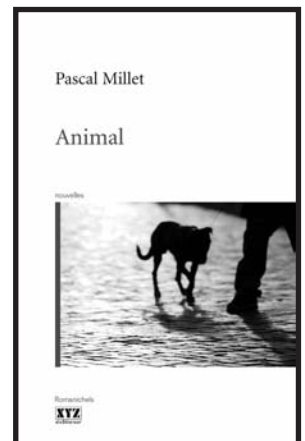
Pascal Millet, *Animal*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2010, 103 p., 19 \$.

S'engluer dans les détails et le fatras argotique

Auteur de cinq romans pour adultes depuis 1990 et d'autant d'œuvres pour la jeunesse, Pascal Millet est donc un écrivain de métier. Son premier recueil de nouvelles, dont la moitié des quatorze ont paru en recueil, me laisse toutefois perplexe.

Dès le début, « Scénario pour une métisse » frappe par son trop-plein de détails non essentiels et répétés en plus : « Max oblique [...] Il freine » (p. 11); « Il freine, se gare [...] Max oblique et vient se garer » (p. 16). Et j'en passe. D'autres, incongrus : « un revolver [...] meurtrier » (p. 12), « des goélands gueulent » (p. 17), « lui gueule » (p. 18). On aura deviné qu'il s'agit d'une fuite de criminels en voiture qui se perd dans une description pointilleuse et se termine en une scène incompréhensible. « Cow-boys » est une nouvelle à la fois dramatique et farfelue, western de pacotille. Dramatique parce que des « cow-boys » français se tirent dessus à qui

mieux mieux pour le vol d'un train invraisemblable, un tracteur « customisé en locomotive » (p. 33). Farfelu à cause du ton alimenté par cet « argot » de fond de ruelle : « on se fera gauler vite fait » (p. 31); « casse-toi de là » (p. 33); « on est à la bourre pour l'apéro » (p. 34) et patati et patata. Autre histoire truffée d'argot (« le clébart », p. 37; « l'autre sourdingue », p. 42; « les bagoues », p. 44) et de meurtres commis sans raison, dans « Taxi », dont celui de cette fille (même si le narrateur dit « je l'aimais [...] mais j'ai tiré », p. 44) qui a, lors de la première rencontre, « les jambes repliées sous son menton » (p. 40). Voilà de la belle acrobatie ! Le discours d'un autre bandit, dans « Un tiers d'huile, deux tiers d'essence », s'englué encore dans l'argot : « y ont cramé », « me brûler les pognes » (p. 57), « un chef question tarpé » (p. 58), « il avait chopé une merde » (p. 59), « on a chavouré des autoradios », « Momo s'est mangé une bastos dans la tronche. Il est tombé mob » (p. 60). Ça vole en rase-mottes. Parue dans *image*... en 1992, « Animal », la nouvelle la plus ancienne, est pourtant la plus intéressante du recueil. Écrite sans bavure, elle raconte la rencontre d'un homme avec un « animal échappé » (p. 85) et qu'il faut abattre, mais qui lui ressemble drôlement. Comme quoi, parfois, le temps n'arrange pas les choses. [\[1\]](#)



PASCAL MILLET